

Cécité...

« Le matin, en ouvrant la porte, tu tombes sur un mur. Pour sortir du lit, tu dois demander la permission. Tu dois demander la permission de quitter ta maison, ta rue, ta ville. On ne te la donne pas, cette permission, et ce haut mur ceinture la ville tout entière. Des briques, toujours plus de briques. La nuit, tu dors enfermé derrière ce mur monumental. »

Depuis la mort de ma femme, Karine, il y a quatre ans, la peinture est mon seul moyen de rester sur terre sans trop de désespoir. Elle était si belle et si jeune pour quitter ce monde qui semblait si merveilleux à ses yeux. Ses yeux, d'un bleu si profond qu'il en faisait pâlir d'émerveillement quiconque la croisait. Sa bouche, si fine et si tendre à chaque baiser qu'elle m'offrait. Ses cheveux, d'un parfum si apaisant que je m'endormais, le nez caché dans sa chevelure.

Je me nomme Edgar Williams, j'ai quarante-cinq ans. Je vis à Paris, rue Letellier, dans le XV^e. Je descends tous les jours peindre sur le Trocadéro.

« Salut monsieur Edgar tu peins quoi aujourd'hui ?

- La Tour Eiffel est belle en ce moment aux couleurs de l'Europe.

- Oui m'sieur, je trouve moi aussi...

- Bonne journée p'tit gars ! »

Au fur et à mesure que je peignais, mon mal de crâne quotidien augmentait. La journée doit normalement se terminer par un rendez-vous chez le médecin.

« ...Il faut encore faire des analyses ?

- Je ne veux pas précipiter les choses mais si mon diagnostic est bon monsieur Williams, des analyses, vous allez devoir en faire presque tous les jours...

- C'est grave ?

- Attendez le résultat, revenez la semaine prochaine... Mardi à dix-sept heures, ça vous va ?

- Je serais là. »

Ce jour-là, le cinquième anniversaire de mort de ma femme, je ne vins pas. Je restai près de la tombe de mon épouse à lui parler.

« Mon Amour, de jour en jour ma vue baisse, je pers le contrôle de ma vie... Cela fait déjà cinq ans que tu es partie et je ne remonte pas la pente, j'erre dans les rues de Paris sans but précis et je me perds dans des quartiers inconnus remplis de gens qui errent tout comme moi et qui eux aussi sont perdus... »

Je soufflai de désespoir, voulant que même au fin fond du paradis, elle m'entende, puis avant de m'en aller, je dis les trois seuls mots qui me semblaient important à lui dire, à elle, à cet ange, à mon ange...

« Je t'aime. »

Le lendemain, alors que les oiseaux chantaient, alors que les camions poubelles passaient en bas de la rue Letellier, bloquant la circulation de ce passage à sens unique, je me précipitai vers la porte de mon duplex.

Arrivé sur le Trocadéro, en taxi, je déballais mon matériel pour peindre et me mis au travail. Comme tous les matins, le petit Corentin passait pour savoir ce qui était au programme.

« Bonjour, monsieur Edgar ! Alors tu vas peindre quoi aujourd'hui ?

- Je n'ai pas fini la toile d'hier, celle de la Tour Eiffel.

- D'accord, m'sieur... Je dois y aller, je risque d'être en retard. A demain monsieur Edgar !

- A demain p'tit gars ! »

Alors que je finissais de peindre cette toile, je m'interrompis soudainement. J'avais le pressentiment que cette toile, jamais je ne la verrai terminée.

Dix-neuf heures et dix minutes s'affichaient à ma montre. Je rangeais mes affaires afin de pouvoir retourner chez moi en toute tranquillité et sans me presser. Je décidais donc de rentrer à pieds pour me changer les idées.

La nuit tomba vers dix-neuf heures trente alors que je me promenais sur les Champs-Élysées quand soudain il se mit à pleuvoir. Je m'arrêtai donc au café le plus proche du lieu où je me situais pour attendre que la pluie cesse de tomber et pour dîner par la même occasion.

« Bonjour monsieur, qu'est-ce que je vous sers ? »

- Une salade campagnarde et une bière pression, s'il vous plaît.

- Ce sera tout ? Voudriez-vous un dessert ?

- Et bien, ... je verrai après, merci. »

En dessert, je pris une tarte au citron meringuée, le dessert que mangeait Karine quand je l'ai rencontrée.

Après m'être restauré et comme la pluie cessa de tomber, je décidai de poursuivre mon chemin, cette fois-ci par les quais de Seine. En bordant ces quais, je me souvins des moments que j'avais vécus avant d'avoir rencontré Karine; les chamailleries entre copains, Louis qui courait après toutes les jolies filles du quartier; Paul et moi qui faisions des courses de vitesse que je gagnais à chaque fois,... Des souvenirs qui me semblent si lointains après mes années de bonheur avec mon épouse.

Mes pensées m'envahirent lorsque ma vue se brouilla complètement et mon mal de crâne ressurgit; d'un seul coup, j'ouvris les yeux mais ne vit rien, ni la lumière que les lampadaires laissaient refléter dans l'eau du fleuve, ni les vitrines des galeries d'arts où je passais souvent pour proposer mes toiles, ni même la Lune qui éclairait sans le vouloir, les bancs qui bordaient la Seine, rien. Le noir complet, rien que des bruits, le son des moteurs des voitures qui passaient et éclaboussaient les passants qui marchaient sur les trottoirs, la musique de l'accordéon qui jouait un air entraînant, le bruit de l'eau repoussée par les bateaux-mouches à leur passage...

Je crois que je n'ai jamais eu aussi peur de toute mon existence, j'étais devenu aveugle et je ne savais ni où aller, ni où j'étais. Comme s'il y avait un mur gigantesque en face de moi. Lorsque soudain un bruit assourdissant m'effraya encore plus ; un accident de voiture s'était produit non loin de là or moi qui étais devenu aveugle, j'entendais le fracas des deux voitures s'entrechoquer cinq fois plus que les autres personnes valides autour de moi. La panique m'envahit de la tête au pied et je mis à courir, inconsciemment. Puis je senti tout d'un coup une pression ainsi qu'un apaisement incontrôlé, quelque chose d'indéfinissable qui ne me perturbait pas. Je ne voyais rien et le son était sourd. Je sentais que mes poumons manquaient dangereusement d'oxygène mais ne fis rien. Je perdis connaissance.

Une lumière apparut au loin, puis un visage, qui ne m'était pas inconnu. Cette voix que je pouvais entendre, ce visage que je pouvais voir et qui d'après de vagues souvenirs, m'était proche.

« Edgar, n'aie pas peur, viens. »

Karine, ma femme, mon épouse, celle qui était partie cinq ans plus tôt, à cause d'un misérable cancer, était là, devant moi. Elle avait toujours ce si beau visage, ses yeux bleus, ses cheveux châtain et cette bouche qui m'avait été enlevée un triste jour d'automne.

« Karine ? Mais, c'est impossible ! Comment cela se peut-il ? »

- Viens, Edgar, tu dois venir avec moi.

- Où ça ?

- De l'autre côté, je ne sais pas si tu le sais mais tu n'es plus du monde où nous avons vécu nos plus belles années ensemble, tu es mort, mon chéri.

- Mort? Mais, comment? Je n'ai rien vu venir, je ne me souviens de rien à part d'une légère sensation d'étouffement, de pression en moi, rien d'autre.

- Tu avais raison pour ta vue, la preuve tu es devenu aveugle, seulement, tu as paniqué et en plus il y a eu un accident, ce qui ne t'a pas rassuré. Tu as couru dans tous les sens et tu as fini par tomber dans la Seine avec ton matériel. Tu ne voyais rien et tu étais si paniqué que tu ne t'es pas rendu compte que tu te noyais.»

Elle baissa les yeux et je vis une larme couler le long de sa joue gauche.

«Alors les anges aussi pleurent?

- Bien sûr, sinon comment la pluie tomberait-elle?»

Elle sourit puis me regarda droit dans les yeux et d'un petit signe de la tête, me demanda de la rejoindre, ce que je fis sur le champ. Je ne voulais pas vivre, si je puis le dire, une seule petite minute de plus sans être à ses côtés.

FIN

Clémence